Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié*

Jean-François Plamondon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5461>

DOI : 10.4000/studifrancesi.5461

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 577-578

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-François Plamondon, « Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié* », *Studi Francesi* [En ligne], 180 (LX | III) | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5461> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.5461>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié*

Jean-François Plamondon

RÉFÉRENCE

ACHILLE MBEMBE, *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016, 181 pp.

- 1 En 2013, Achille Mbembe proposait un essai intitulé *Critique de la raison nègre* dont les pages nous avaient séduit tant par la qualité que par la densité du propos. La lecture que nous avons faite alors et dont nous avons rendu compte dans cette rubrique nous laissait envisager un renouvellement des cadres théoriques où le postcolonial définirait davantage notre société que la postmodernité. Dans son nouvel essai, le professeur de l'Université de Witwatersand revisite l'œuvre de Frantz Fanon pour l'appliquer au monde contemporain et, ce faisant, continue à poser les pierres d'un édifice authentiquement postcolonial dans lequel l'humanité postmoderne est invitée à entrer. Avant de suivre les pas de Fanon, Mbembe a toutefois besoin de dresser l'autel sur lequel on sacrifiera une modernité trompeuse et une démocratie à l'agonie. Les deux premiers chapitres annoncent en effet la fin de la démocratie, du moins telle qu'elle s'est présentée à nous. Les temps ont changé et le régime de terreur instauré par des pratiques qui déstabilisent l'ordre mondial – nous écrivons depuis Bruxelles, nous sommes en mesure de constater la fragilité du vivre ensemble – atrophie sans vergogne le confort de nos démocraties. Mbembe n'a pas de mal à démontrer que la construction de l'Autre dans les démocraties ne s'est jamais faite selon les universaux des humanités. La haine ou l'antipathie a souvent au contraire présidé à l'idée que l'on s'est faite de l'Autre. En cela, la déclaration des droits universels est déjà bafouée dans son essence, les humains ne sont apparemment pas tous égaux. L'époque des terrorismes n'arrange rien à cette tendance humaine qu'est celle de trouver l'Autre dans l'acrimonie. Mais selon l'auteur, cette inclination adaptée aux nouvelles et anciennes menaces conduit nos démocraties à l'asphyxie parce que toute forme de terreur, qu'elle provienne d'un colonialisme ou d'un terrorisme, s'attaque «au droit et aux droits». «D'un côté, le projet

terroriste est de conduire à l'effondrement de la société de droit dont il menace objectivement les assises les plus profondes. De l'autre, la mobilisation antiterroriste se fonde sur l'idée selon laquelle seules des mesures exceptionnelles peuvent venir à bout d'ennemis sur lesquels devait pouvoir s'abattre, sans retenue, la violence de l'État. Dans ce contexte, la suspension des droits et la levée des garanties qui protègent les individus sont présentées comme la condition de survie de ces mêmes droits. En d'autres termes, le droit ne peut pas être protégé par le droit. Il ne peut l'être que par le non-droit» (p. 49). La conséquence de ces politiques sans doute légitimes mais ô combien démocratophages (qu'on nous permette ce néologisme) est que nous en venons à une «accoutumance à la perte», dont les effets sur le sujet le conduisent à une perte de repères. L'Autre, l'antagoniste d'Ego, dans le contexte actuel s'est liquéfié, s'est désubstantialisé pour prendre une contenance floue et évolutive qui s'adapte aux haines du moment. Depuis 2001, il est vrai que l'ennemi de l'Occident a perdu sa forme, son identité et son lieu. Les présidents les uns après les autres partent en guerre sans jamais savoir exactement qui est l'ennemi à abattre, mais qu'à cela ne tienne, l'inimitié préside aux décisions belligérantes. «L'imagination fouettée par la haine, les démocraties libérales ne cessent de nourrir toutes sortes d'obsession concernant l'identité véritable de l'ennemi. Mais qui est-il en vérité? S'agit-il d'une nation, d'une religion, d'une civilisation ou d'une idée?» (p. 76). Les idées antinomiques ou incompatibles qui marquent les consciences grâce à un engrenage rhétorique fort ne sont certainement pas étrangères à ce bal des vampires où les contraires ne s'attirent pas, ne se repoussent pas; ils veulent s'annihiler pour établir une vérité destinale. «Il s'agit d'une annihilation conçue non comme une catastrophe que l'on redoute, mais comme une purification par le feu. Mais la purification est la même chose que l'annihilation de l'humanité actuelle. Cette annihilation est supposée ouvrir la voie à un autre commencement, le commencement d'une autre histoire sans l'humanité actuelle. Fantôme d'ablation donc» (p. 89). La lecture de Mbembe sur notre monde est, convenons-le, parfois dure mais certainement lucide. Si la modernité se construit autour d'un projet historiciste, elle n'accepte pas facilement la présence de l'Autre comme partie constituante du moi collectif. Ainsi, Mbembe critique le projet de la modernité et les oublis qui lui donnent bonne conscience. «Aujourd'hui encore, il n'est pas clair, aux yeux de tous, que l'esclavage des Nègres et les atrocités coloniales font partie de la mémoire du monde; encore moins que cette mémoire, parce que commune, n'est pas la propriété des seuls peuples qui ont été victimes de ces événements, mais de l'humanité dans son ensemble; ou encore que tant que nous serons incapables d'assumer les mémoires du 'Tout-Monde', il sera impossible d'imaginer ce que pourrait être un monde véritablement commun, une humanité universelle» (p. 104). Par le biais des catégories d'analyse proposées par Édouard Glissant et Gayatri Spivak, Achille Mbembe fait le pont entre les écrits de Frantz Fanon et la société colonisatrice qui est la nôtre. Le Nègre que l'on croyait disparu est selon Mbembe toujours aussi présent mais à l'instar de l'ennemi ou de l'autre, il aurait changé de forme. «Le Nègre d'aujourd'hui n'est plus seulement la personne d'origine africaine, celle-là qui est marquée par le soleil de sa couleur (le 'Nègre de surface'). Le 'Nègre de fond' est une catégorie subalterne de l'humanité, un genre d'humanité subalterne, cette part superflue et presque en excès, dont le capital n'a guère besoin, et qui semble être vouée au zonage et à l'expulsion» (p. 165). Renouvellement donc de la classe des subalternes où l'Autre et Alter se rencontrent tels des Nègres blancs, disait Pierre Vallière déjà en 1969 en parlant des Québécois. Serait-ce exagéré, en empruntant les catégories de Judith Butler,

de dire que les Nègres ont changé de genre? Ce qui apparaît sûr pour Mbembe c'est que nous sommes tous invités à vivre en amitié dans un monde étonnant d'antithèses. «Le grand paradoxe du XXI^e siècle est donc l'apparition d'une classe sans cesse croissante d'esclaves sans maîtres et de maîtres sans esclaves» (p. 166). Malgré le sujet difficile de ce livre, il serait injuste de prétendre que l'on ne trouve pas de plaisir à le lire. Mbembe sait trouver le ton et la qualité de son écriture confirme que nous sommes en présence d'un esprit fin en pleine possession de son art d'essayiste. De Johannesburg, à l'autre bout de la terre, un chercheur nous rappelle que l'histoire de l'humanité n'est pas l'histoire des humanités européennes et que tôt ou tard, le flux des migrations auquel on assiste actuellement finira bien par éclairer les consciences du Tout-Monde. «Devenir-homme-dans-le-monde n'est ni une question de naissance ni une question d'origine ou de race. C'est une affaire de trajet, de circulation et de transfiguration». Et pour Mbembe, la migration est un moyen de rencontrer l'Autre comme de se rencontrer soi-même au contact de l'Autre. Ainsi, dit-il, le «projet de transfiguration exige du sujet qu'il embrasse consciemment la part morcelée de sa propre vie; qu'il s'oblige à des détours et à des rapprochements improbables; qu'il opère dans les interstices s'il tient à donner une expression commune à des choses que d'habitude nous dissocions. Fanon se glissa dans chacun de ces lieux non sans une réserve de distance et d'étonnement dans le but d'assumer pleinement la cartographie instable et mouvante dans laquelle il se retrouva» (p. 176). C'est toute la littérature migrante qui s'exprime dans ces quelques lignes rappelant Fanon en archétype de l'auteur transfiguré par la migration. La mouvance dans l'espace épousant les formes du corps parfois meurtries, parfois harmonieuses, l'œuvre d'une vie composée à questionner les beaux esprits des Lumières; la transfiguration fanonienne appelle le retour du pays des morts avec un corps nouveau invité à devenir membre d'une communauté nouvelle. Se déployant selon son plan propre, il cheminera désormais avec d'autres corps et, ce faisant, recréera le monde. C'est pourquoi avec Fanon, nous nous adressons à lui, dans cette ultime prière: «O mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge!» (p. 179).